

LE PAYS DE FRANCE



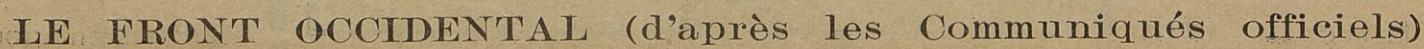
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poisson
PARIS

L'Aviateur Navarre

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20



LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 12 au 19 Octobre

La bataille de la Somme continue avec la même intensité. Malgré les efforts désespérés des Allemands pour conserver leurs positions, malgré leurs furieuses contre-attaques pour reprendre celles qu'ils perdent, leur front recule de jour en jour. L'action des artilleries alliées s'exerce sans répit sur les ouvrages de l'ennemi ; de son côté, les ressources en canons et en munitions paraissent diminuer. On en a la preuve par des ordres de service trouvés sur des prisonniers et qui enjoignent l'économie à cet égard. L'étroite liaison entre les alliés se traduit par des succès constants.

Le 13, les troupes britanniques avancent leurs lignes au nord-ouest de Gueudecourt, ainsi qu'entre ce village et Lesbœufs, et font 150 prisonniers ; elles ont de fréquentes attaques à repousser. D'autre part, nos alliés effectuent jusqu'à quatorze raids dans les secteurs d'Ypres à Armentières, ramenant des prisonniers et infligeant des pertes énormes à l'ennemi. Dans le secteur français, une attaque sous le couvert de lance-flammes permet aux Boches de nous prendre quelques éléments de tranchées à la lisière du bois de Saint-Pierre-Vaast ; ailleurs, il n'y a que des escarmouches.

Le 14 se passe pour nos alliés en petites opérations : deux coups de main leur réussissent vers Ypres et Hulluch. Aux environs de la redoute Schwaben, où ils améliorent leurs positions, ils font 120 prisonniers de plus. Du côté français, on a d'abord à résister à une puissante attaque sur nos positions d'Ablaincourt ; l'ennemi réussit à pénétrer dans le village et dans des tranchées au Nord-Est, mais nos soldats ne lui laissent pas le temps de s'y reconnaître : ils l'en rejettent aussitôt. A notre tour, nous attaquons en deux endroits : à l'est de Belloy-en-Santerre, nous enlevons la première ligne allemande sur un front de 2 kilomètres ; à 1.200 mètres au nord-est d'Ablaincourt, le hameau et la sucrerie de Genermont restent entre nos mains. Ce sont là deux affaires très brillantes, qui nous permettent de faire environ 1.200 prisonniers valides dont 19 officiers.

Le 15, l'armée britannique progresse en divers points : au nord de la redoute Stuff, à la redoute Schwaben, au nord-est de Gueudecourt. Ailleurs, elle opère contre les tranchées qu'elle bouleverse : aux environs de Serre, Roclincourt, Neuve-Chapelle. De partout, nos alliés ramènent des prisonniers : 352 dont 4 officiers. Dans notre secteur l'ennemi se dépense en contre-attaques, dont aucune ne réussit, pour reprendre les positions par nous conquises la veille : soit notre artillerie, soit nos fantassins les brisent et les dispersent ; nous nous consolidons sur le terrain conquis.

Le 16, sur le front britannique, attaques furieuses des Allemands contre la redoute Schwaben : après une préparation d'artillerie particulièrement violente, ils mettent en œuvre leurs lance-flammes, et le tout n'aboutit pour eux qu'à une défaite coûteuse. Insuccès aussi au nord de Courcellette, où ils tentent une attaque. Ils ont encore le dessous dans les coups de main que les Anglais font contre leurs tranchées vers Ypres, Saint-Eloi, Ploegsteert.

Pour nous, la journée n'est pas moins bonne. Portant l'attaque au nord de la Somme, nos troupes pénètrent dans le village de Saily-Saillisel, et, dans la partie qu'elles en occupent, se maintiennent malgré les réactions violentes de l'ennemi. Au sud de la Somme, nous avons à tenir tête à des contre-attaques au bois Saint-Eloi (sud-est de Belloy), puis à l'est de Berny-en-Santerre, où de grosses forces sont jetées sur nos positions : ces attaques échouent, et nous progressons. Nous enlevons, entre Genermont et Ablaincourt, un petit bois avec deux canons, dont un de 210. Ces différentes actions nous rapportent encore 110 prisonniers dont 4 officiers.

Le 17, les Allemands ne reviennent pas à la charge contre les lignes britanniques : nos alliés opèrent de nouveau avec succès contre leurs tranchées à l'ouest de Serre. L'aviation et l'artillerie anglaises sont particulièrement actives. De nombreux bombardements contre les établissements boches donnent les résultats attendus. Dans notre propre secteur, la lutte continue, opiniâtre, toute la journée pour la possession de Saily-Saillisel, qui, n'ayant pas été rasé par l'artillerie avant l'assaut, offre à l'ennemi autant de points d'appui défensifs que de maisons ou de pans de mur. Il faut en faire la conquête mètre par mètre. Berny et Belloy-en-Santerre sont de nouveau pris pour objectifs de rudes attaques, que nos troupes repoussent en infligeant à l'ennemi de lourdes pertes.

Le 18, malgré un très mauvais temps, nos alliés élargissent leur front au nord de Gueudecourt et en direction de la butte de Warlencourt : on voit que de jour en jour ils se rapprochent de Bapaume. Ils font ce jour-là plus de 150 prisonniers.

Quant à nos infatigables troupes, elles se battent encore toute cette journée pour achever la conquête de Saily-Saillisel qui reste enfin entièrement en leur pouvoir, en dépit de nombreuses et violentes tentatives que font les Boches pour en reprendre quelques parties. Nous complétons cette conquête en chassant l'ennemi des troupes Nord-Ouest et Nord-Est du renflement que couronne le village.

L'importance de la position de Saily-Saillisel explique l'acharnement que les Allemands ont mis à la défendre, puis à essayer de la reprendre. Situé à 6 kilomètres au nord-est de Comblès, ce village, qui comptait avant la guerre plus de 700 habitants, est à cheval sur la route de Bapaume à Péronne. Son altitude, 140 à 150 mètres, en fait un point d'observation sur la contrée d'alentour, en particulier vers le Nord et le Nord-Est. C'est en réalité la réunion de deux agglomérations dont il porte le nom : un autre village, appelé seulement Saillisel, se trouve à proximité. La disposition de Saily-Saillisel rend compte des difficultés que nous eûmes à nous en emparer. Il s'étend suivant un T le long de deux voies : route Bapaume-Péronne, et rue ou chemin de Saillisel. Deux autres voies, également bordées de constructions, pénètrent dans Saily-Saillisel. Enfin, à l'Ouest, le village était couvert par un château, une ancienne église et un petit bois, respectivement organisés pour la résistance et formant un groupe défendu lui-même par une série de tranchées. Quant au village, toutes les voies qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, le constituent représentaient autant de doubles fronts où l'irrégularité de l'alignement et des constructions multipliait les angles saillants et rentrants. Notre présence à Saily-Saillisel est une menace grave pour le grand bois de Saint-Pierre-Vaast qui commence à ses confins et couvre

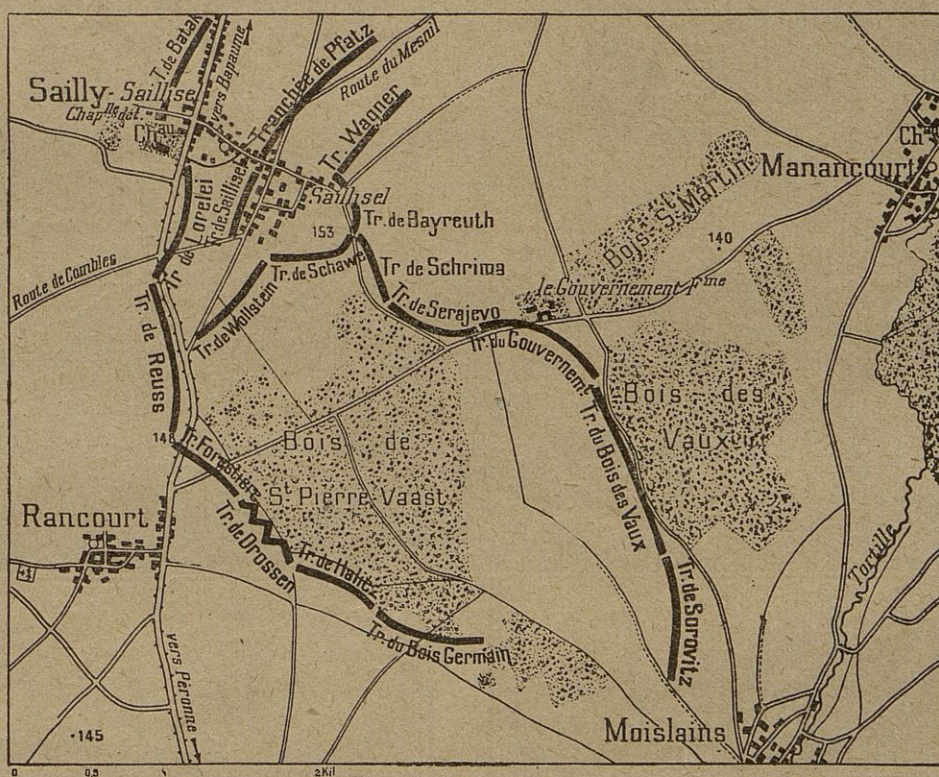
3 kilomètres sur 2. L'ennemi l'a presque complètement entouré de puissantes tranchées, car il y tenait rassemblée une nombreuse artillerie, laquelle, en prévision de la chute du village, fut récemment reculée dans le bois de Vaux et sur la Tortille, entre Moislains et Manancourt. Cependant, la conquête de ce bois ne se fera pas sans peine, car si l'artillerie allemande n'y est plus exposée à un coup de main des nôtres, la position en elle-même reste fort utile à nos ennemis.

En ce même jour, 18 octobre, au sud de la Somme, les Allemands s'acharnent à revenir à plusieurs reprises contre Berny-en-Santerre. Une première vague pénètre dans nos tranchées : aucun des assaillants ne revient dans ses lignes ; toutes les suivantes sont arrêtées par notre tir et refluent en désordre en laissant beaucoup de cadavres sur le terrain. Entre la Maissonnette et Biaches, nos troupes lancées à l'attaque enlèvent d'un bond la première ligne de défense ennemie sur toute la longueur de ce front d'environ 1 kilomètre ; 250 prisonniers dont 5 officiers et plusieurs mitrailleuses restent entre nos mains. Ces progrès sont également gros de conséquences. Par notre nouveau front entre la Maissonnette et Biaches, nous dominons complètement la

Somme devant Péronne, au faubourg, Sainte-Radegonde. Il est vrai de dire que la ville est difficilement abordable en cet endroit à cause des étangs et des marais tourbeux qui bordent au loin les rives du cours d'eau. C'est par le faubourg de Paris que la ville peut être le plus facilement attaquée et il est évident que les Allemands ont fortement protégé le pont qui y donne accès. Les Allemands n'avaient plus, à ce moment, sur la rive gauche de la Somme, qu'une seule forte position, le village de Boreux, qu'ils s'approprièrent à défendre avec toute leur énergie.

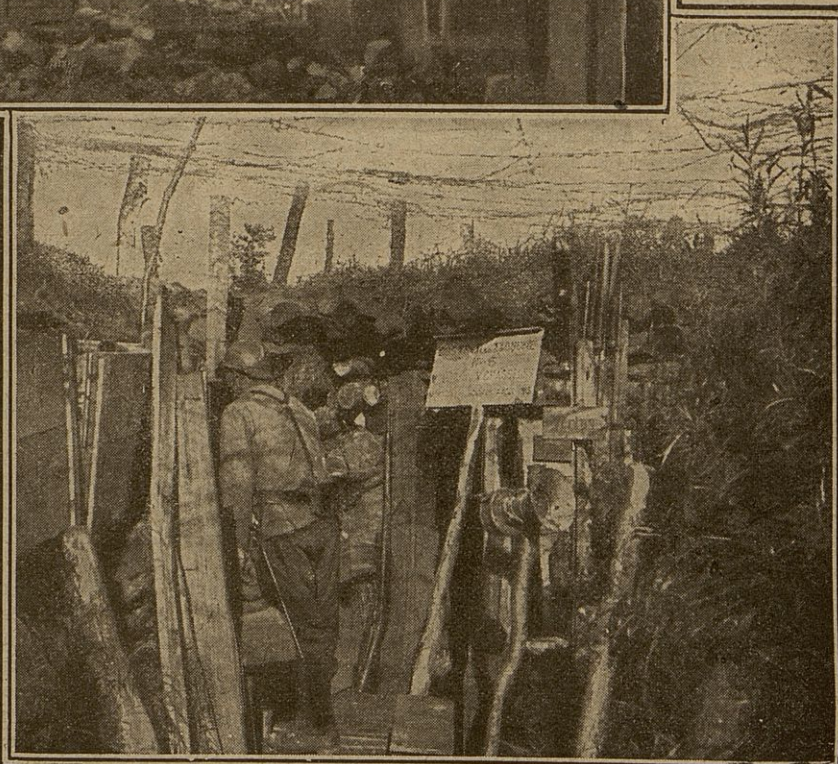
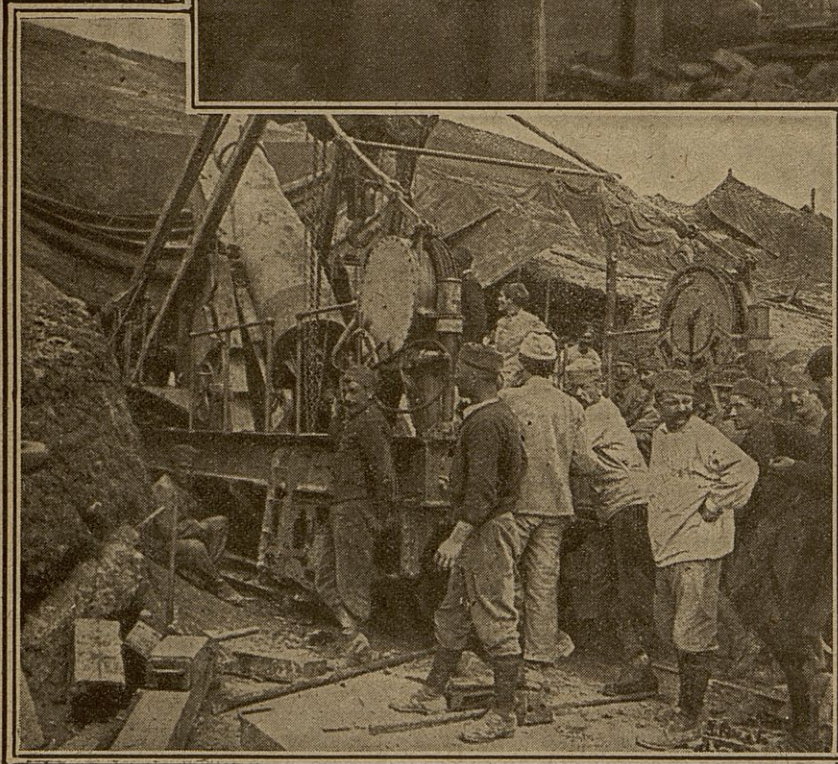
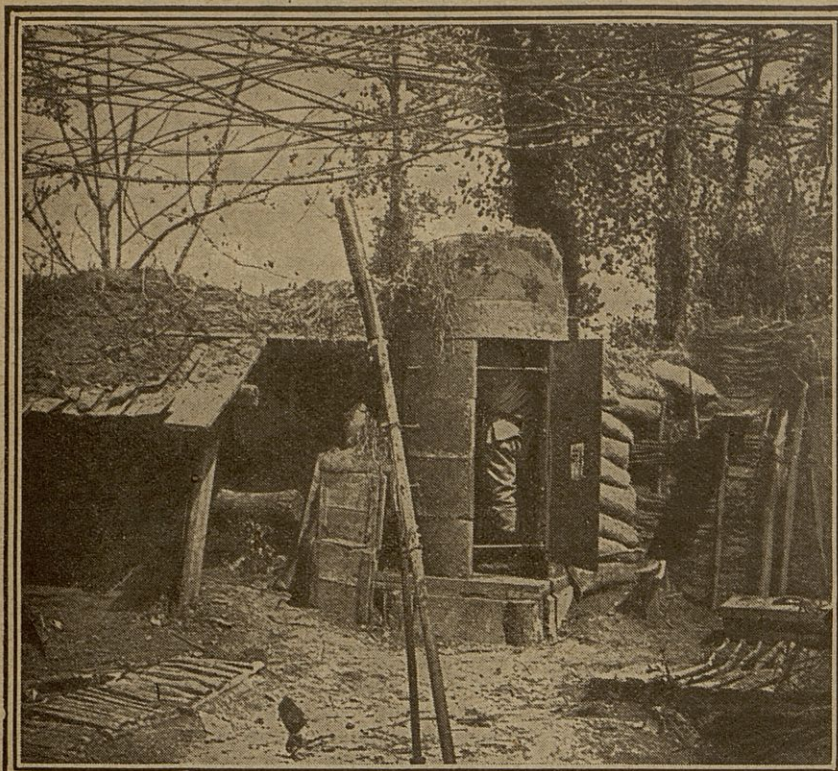
Le 19, la pluie empêche les grandes opérations ; néanmoins nos alliés ne restent pas inactifs : d'heureux coups de main leur permettent de pénétrer dans les tranchées ennemies vers Loos et au sud d'Arras. De plus, ils réalisent quelques progrès vers la butte de Warlencourt. Cette éminence constitue une forteresse dont la chute découvrirait complètement Bapaume.

Dans le secteur français, les contre-attaques se sont succédé pour reprendre Saily-Saillisel : toutes nos positions, dans le village même et aux abords, ont été maintenues et consolidées. Au sud de la Somme, nous avons réalisé de nouveaux progrès entre Biaches et la Maissonnette ; le chiffre total des prisonniers faits la veille dans ce secteur dépasse 350 dont 10 officiers.



LES DÉFENSES ALLEMANDES DE SAILY-SAILLISEL

ENTRE L' AISNE ET L' OISE



Ce secteur, voisin de la grande bataille de la Somme, est redevenu bien calme après les affaires mouvementées de Puisaleine et de Quennevières ; et cependant le feu couve toujours. Ces photographies, qui encadrent les ruines de l'église de Tracy-le-Val, représentent : en haut, un poste blindé de guetteur et des passerelles habilement dissimulées ; en bas, la mise en batterie d'une pièce de 270 et un poste d'écoute garni de fusées éclairantes et de divers signaux d'alarme.

UNE MITRAILLEUSE DANS UN ARBRE



Ainsi dissimulée dans le feuillage d'un arbre, dans la Somme, cette mitrailleuse échappe à tout repérage ; les aviatiks passent au-dessus sans la voir, et elle ne peut être découverte des postes ennemis. Dominant la campagne de la hauteur de son support improvisé, qui est lui-même sur une éminence, elle est bien placée pour arroser de son feu mortel toute troupe passant à sa portée.

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE DES ALLIÉS⁽¹⁾

(1916)

par le C^t BOUVIER de LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major.

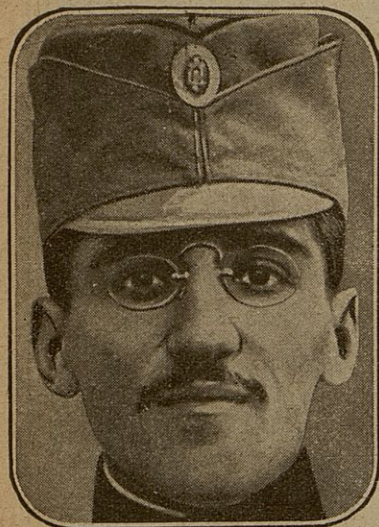
L'Offensive de l'armée de Salonique

L'armée de Salonique avait enfin pris l'offensive (armée serbe, 1^{er} septembre; armée anglaise, sur la Strouma, 9 septembre; armée française, devant Doiran, 10 septembre; détachements italiens, sur les monts Belès, 11 septembre).

Pour les gens pressés, et il y en avait beaucoup dans tous les pays de l'Entente, cette armée, qu'on avait transportée en Grèce depuis près d'une année, devait immédiatement jouer un rôle capital : elle devait solutionner la question d'Orient non résolue devant les Dardanelles; aussi certains ne comprenaient point que l'attaque tant désirée fût retardée, surtout au moment de l'offensive générale des alliés. On oubliait d'abord ce qu'était cette armée, sa composition, ses effectifs, ses moyens de réapprovisionnement, sa situation particulière, placée en plein territoire neutre douteux... enfin l'ennemi qu'elle avait devant elle.

Les nouvelles lancées avaient été nombreuses et combien différentes! Tantôt les armées réunies en Chalcidique dépassaient 400.000 hommes et n'avaient devant elles que l'armée bulgare réduite; tantôt une voix pessimiste se faisait entendre, et c'était une armée dont les effectifs avaient fondu sur ce sol inclement, et qui avait en face d'elle l'armée bulgare renforcée d'Allemands et d'Autrichiens pouvant la cerner et la rejeter à la mer.

Pour juger sainement la question, il faudrait s'appuyer sur des documents officiels et sérieux; or ces documents manquent, et, si, sur les quais de Salonique, les agents allemands peuvent compter un à un les soldats au débarquement, nous, nous n'avons aucune donnée sérieuse pour évaluer les troupes de l'Entente. Actuellement, on peut tabler sur quelques renseignements qui permettent d'évaluer les forces alliées sans commettre aucune indiscretion, l'ennemi étant parfaitement éclairé sur la situation.



PRINCE ALEXANDRE DE SERBIE
Commandant les troupes serbes.

LES ARMÉES EN PRÉSENCE

Les armées alliées comptent à Salonique des détachements de troupes de tous les pays de l'Entente; elles sont placées sous le commandement suprême du général Sarrail, qui assure la direction des opérations, avec le concours du prince Alexandre de Serbie pour l'armée serbe.

Le corps expéditionnaire français, formé au début des deux divisions françaises venues des Dardanelles, s'est vu considérablement augmenté. Les renforts successifs envoyés depuis le commencement de 1916 ont porté nos troupes à environ 150.000 hommes. Le général Cordonnier, arrivé récemment, a pris le commandement direct de ces divisions. L'armée anglaise, qui, elle aussi, était formée au début des divisions de Gallipoli, a eu ses effectifs augmentés par des

contingents envoyés d'Egypte et comprenant des troupes de l'Inde. L'armée serbe, refoulée sur l'Adriatique, a pu être en grande partie sauvée par les transports français, anglais et italiens. Placée en position d'attente à Corfou, à Bizerte, elle s'est reconstituée et a été par la suite transportée à Salonique et se trouve en ce moment concentrée sur la partie Ouest du camp retranché et placée sous les ordres directs de son prince. Il ne faudrait pas exagérer le nombre des combattants sauvés. On a annoncé qu'on avait pu transporter environ 150.000 Serbes, mais parmi ce chiffre tout n'est pas combattant.

Les détachements russes et italiens, arrivés récemment à Salonique, ont été placés dans nos lignes et occupent une partie du front de défense.

Toutes ces unités sont parfaitement équipées et prêtes à entrer en campagne. Les bruits répandus au sujet de l'état sanitaire de l'armée d'Orient ont été très exagérés. Si, dans la période chaude, sur le littoral (42° à l'ombre), le pays est malsain, fiévreux, les positions occupées par les armées serbe, française et anglaise en développement du front Nord sont situées sur des terrains montagneux, boisés, où l'altitude corrige en grande partie la chaleur tropicale du littoral.

Les armées alliées se trouvent donc rassemblées sur un vaste demi-cercle, au nord de Salonique, occupant une bande de terrain de près de 250 kilomètres, dont le centre se trouve à Salonique, port sûr et admirablement aménagé actuellement pour servir de base aux opérations militaires futures.

De ce port rayonnent des voies de communication dans toutes les directions.

Vers l'Ouest, la grande voie ferrée de Verria, Voden, Monastir, qui alimente toute l'armée serbe.

Vers le Nord, les lignes centrales

du Vardar et du Galiko, pouvant amener à pied d'œuvre tous les approvisionnements aux troupes françaises de Smol à Doiran.

Vers l'Est, la très bonne route terrestre rejoignant directement la Strouma à Salonique; c'est la route de Aivali et Guvechne, Likovan, Orliako; c'est la voie anglaise.

Le camp retranché se trouve donc parfaitement installé et doté de tous ses moyens d'action.

En face des armées alliées se trouve l'armée bulgare; on a bien insinué, dans les communiqués des empires centraux, que des détachements allemands avaient été envoyés sur le Vardar et que le général Kewess avait laissé dans la Tzerna, vers Monastir, des unités autrichiennes. Il est à présumer qu'au mois de septembre 1916, il n'y avait que très peu d'éléments étrangers adjoints à l'armée bulgare.

Il serait maintenant très intéressant de connaître exactement les effectifs bulgares qui sont répartis sur tout le front de Salonique, mais, par suite des derniers événements et de l'entrée en ligne de l'armée roumaine, le gouvernement du roi Ferdinand a ordonné de gros déplacements de troupes en Macédoine sur le Danube.

Les troupes du front opposé aux alliés à Salonique ont dû être diminuées; il en est résulté pour nous un allègement sensible, mais on ne saurait estimer dans quelle proportion des détachements ennemis ont été prélevés.

Ce que l'on peut déduire des calculs, ce sont les renseignements suivants :

L'armée bulgare a mobilisé au début de la guerre onze divisions (la division bulgare correspond à peu près en composition à notre corps d'armée). Au cours de la campagne de 1915,

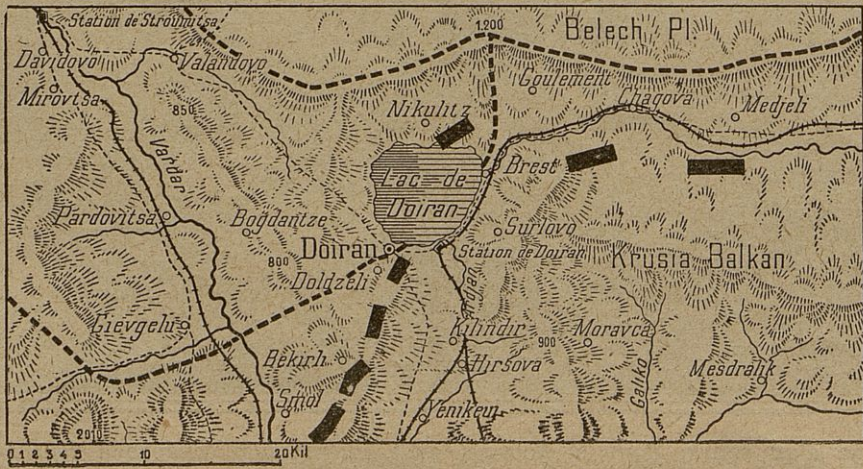
trois nouvelles divisions furent créées. Si l'on tient compte des pertes durant la guerre de Serbie, et des nouveaux contingents des classes 1916 et 1917 appelés, on peut évaluer l'armée bulgare, en août 1916, à : infanterie, 380.000 hommes; cavalerie, 5.000 hommes; artillerie, 50.000 hommes; et en matériel : 1.000 canons de campagne, 1.500 mitrailleuses, 120 pièces lourdes. La plus grande partie de ces troupes se trouve en Macédoine (deux tiers au moins); l'autre est répartie sur le Danube et vers la Dobroudja, conjointement avec les éléments allemands et turcs qui forment l'armée de Mackensen.

LES PREMIÈRES OPÉRATIONS

Le 20 août, la marche en avant des détachements bulgares est signalée sur presque toute la demi-circonférence, mais particulièrement aux deux ailes, vers l'Est, puis vers l'Ouest. L'ennemi prenait donc l'offensive... On s'est demandé depuis, et l'on se demande encore quel pouvait bien être le but capital de ce réveil des opérations militaires de la part de l'ennemi. Depuis décembre 1915, après notre évacuation du territoire serbe et notre retour en Macédoine sur le Vardar, l'armée bulgare s'était contentée de s'avancer jusqu'à la frontière grecque et, en s'arrêtant sur la ligne Givgelu-Doiran, de fortifier cette partie de terrain pour s'opposer à tout mouvement offensif des alliés.

Pendant six longs mois, cette armée était demeurée sur ses positions, étendant ses ailes vers la Strouma d'une part, vers la Tzerna d'autre part, mais restant prudemment dans une position d'expectative. Si une poussée violente avait dû être entreprise pour nous rejeter à la mer, comme le voulait l'état-major allemand, il semble que le commencement de 1916 donnait une époque favorable pour l'exécution de ce dessein. L'armée des alliés n'était pas encore très nombreuse (au plus 100.000 combattants). La place de Salonique n'avait pas été mise en état de défense ni pourvue de la grosse artillerie qui la domine actuellement de toutes parts; enfin l'armée grecque, mobilisée, et certainement animée de sentiments pareils à ceux de son roi, restait pour nous une grosse menace à notre base d'opérations. Le moment semblait donc bien choisi pour agir par une offensive contre le camp retranché. Or, en août 1916, les événements ont notablement modifié la situation. L'armée des alliés a été constamment augmentée; elle est actuellement parfaitement approvisionnée. L'armée serbe et les détachements russes et italiens sont venus renforcer les effectifs et les porter à un chiffre des plus respectables qui doit enlever tout espoir à l'armée bulgare de rejeter à la mer les soldats de l'Entente. Le camp de Salonique est presque impenable, on pourrait dire inattaquable, et, constamment libre du côté de la mer, les flottes alliées peuvent lui amener tous les renforts en hommes, munitions et vivres; enfin l'armée grecque, démobilisée, renvoyée dans ses foyers, n'a sur pied que des effectifs de paix, toutes choses qui doivent fournir une sécurité pour la base d'opérations.

On doit donc penser que le but de la reprise des opérations militaires (20 août) de la part de l'ennemi devait



POSITIONS FRANÇAISES ET ANGLAISES A LA DATE DU 20 AOÛT

(1) Voir les Nos 98, 100, 101, 102, 108 et 109 du Pays de France.

répondre à une autre idée et l'on ne peut que découvrir celle qui consisterait à lancer encore chez les neutres hésitants (principalement la Roumanie, la Grèce) la nouvelle d'une marche offensive heureuse sur les armées de l'Entente. Cette idée émise semble être pour l'instant la seule acceptable, d'autant plus que les opérations militaires du début ont été conduites contrairement à tous les principes de l'art.

Le 20 août, l'attaque sur les deux ailes était signalée.

Dans la zone de l'Ouest, vers le lac d'Ostrovo, les détachements bulgares descendant de Monastir se dirigeaient sur Florina qu'ils occupaient ; ils refoulaient devant eux l'armée serbe qui occupait toute cette partie du front, du lac d'Ostrovo aux pics élevés de la Moglena.

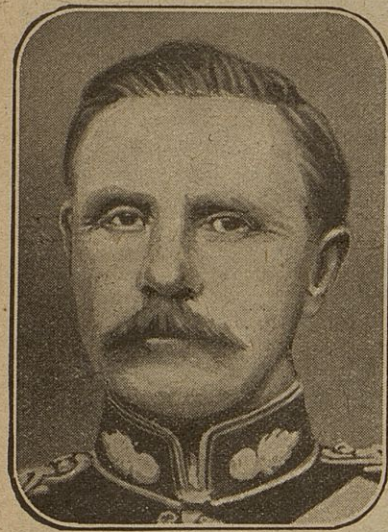
Les détachements bulgares s'emparaient de la voie ferrée de Florina et s'avançaient au sud du lac d'Ostrovo vers Etevice et Kailar, au nord vers Kukuruz. Des combats se livraient sur tout ce front et l'armée serbe arrêtait la marche de l'ennemi.

Dans la zone de l'Est, nos troupes, qui avaient comme limite extrême d'avant-postes la rivière Strouma, voyaient les Bulgares, déjà maîtres du fort grec de Rupel, s'avancer sur Demir-Hissar et Sérès ; on signalait même des colonnes en marche sur Cavalla. Il semblait résulter de tous ces mouvements que l'ennemi dessinait une offensive générale sur le camp retranché de Salonique en prononçant une poussée sur ses deux ailes : c'était accuser une tactique très hardie, ne disposant que d'effectifs restreints. Pour tenter pareille entreprise, il faut une armée nombreuse, autrement on risque de se voir attaquer brusquement sur l'une de ses ailes distantes de 250 kilomètres, les alliés pouvant se servir des lignes ferrées de l'intérieur et occupant une position centrale par rapport à l'attaque enveloppante. Les événements allaient se précipiter.

Le 21 août, une première manifestation de l'offensive franco-anglaise se dessinait sur le centre même de l'arc attaqué. Les divisions alliées avançaient sur le Vardar, au sud-ouest de Smol, puis dans le massif boisé entre le Vardar et le lac Doiran ; c'était la riposte à l'attaque bulgare.

Les positions à cet endroit sont très solidement établies par l'ennemi qui a eu tout le temps possible (six mois) pour se retrancher, mais la menace sur le centre ne devait rester qu'une attaque démonstrative pour retenir sur le front les troupes ennemies ; ailleurs se préparait un mouvement important.

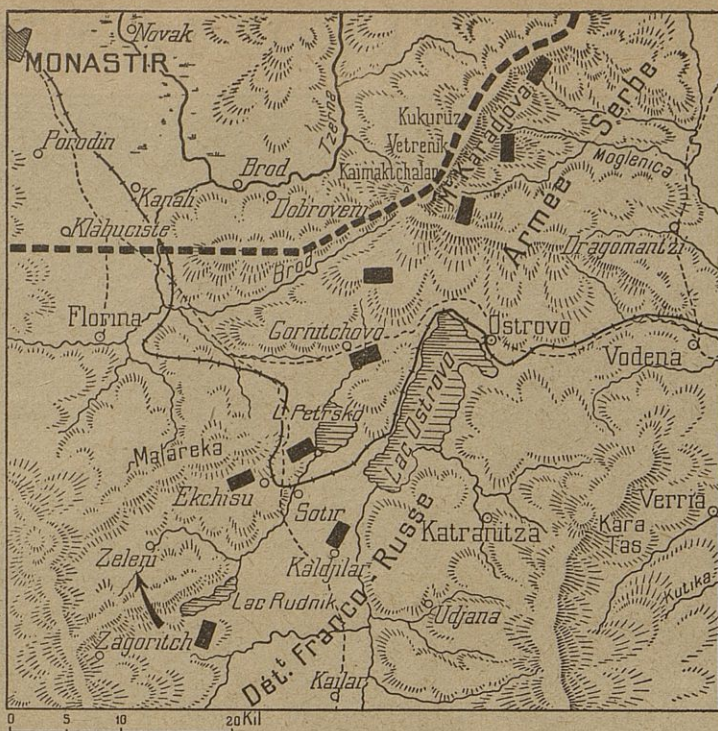
Tout d'abord, il s'agissait de se ménager sur la Strouma une tête de pont au cas où, plus tard, l'armée des alliés prendrait sur cette partie du terrain une offensive. L'ennemi avait occupé toute cette portion de territoire grec. La XI^{me} division bulgare était à Tadovic, Tusculu, Butkova ; la VII^{me} tenait la Strouma sur la rive gauche, le fort Rupel, Demir-Hissar, Spatovo, Bursuk dans la plaine ; enfin la VI^{me}, en réserve, avait ses cantonnements au confluent de la Stroumitsa, près de Pétrich (août 1916).



GÉNÉRAL G. F. MILNE
Commandant l'armée britannique.

L'armée anglaise reçut l'ordre de prendre pied sur la rive gauche de la Strouma et, le 9 septembre, elle attaqua sur Orliako, traversait la Strouma et occupait Hadze, Yenik, Komarjan ; c'était la tête de pont établie vers Sérès.

Cette partie de la Strouma qui touche au lac Tachyno est particulièrement



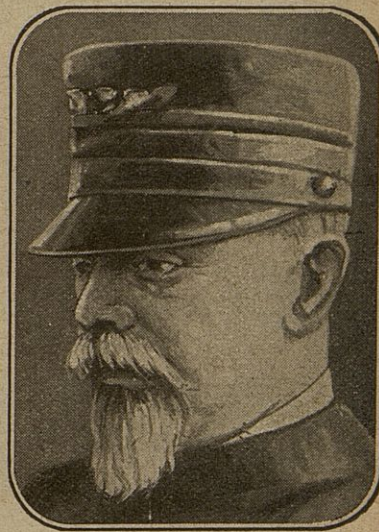
L'OFFENSIVE DE L'ARMÉE SERBE (13 septembre)

l'aile droite ennemie. L'armée serbe avait pris l'offensive sur tout son front qui s'étendait des hauts sommets de la Moglena (2.020 mètres) au lac d'Ostrovo. Tandis que l'aile droite serbe livrait de sérieux combats dans cette partie boisée et refoulait les Bulgares sur Kukuruz et la route de Zovick à Banitza, l'aile gauche attaquait dans la trouée d'Ostrovo, sur la voie ferrée à l'ouest du lac. Prenant pied sur les hauteurs du Malareka, les troupes serbes s'avancèrent sur Gornitchovo qu'elles enlevèrent le 14 septembre. Elles refoulèrent l'ennemi sur Ekchisu et sur Iobem, puis, passant à l'attaque des lignes de la rivière Brod, que les Bulgares avaient fortifiée, elles les rejetèrent vers l'Ouest sur Florina.

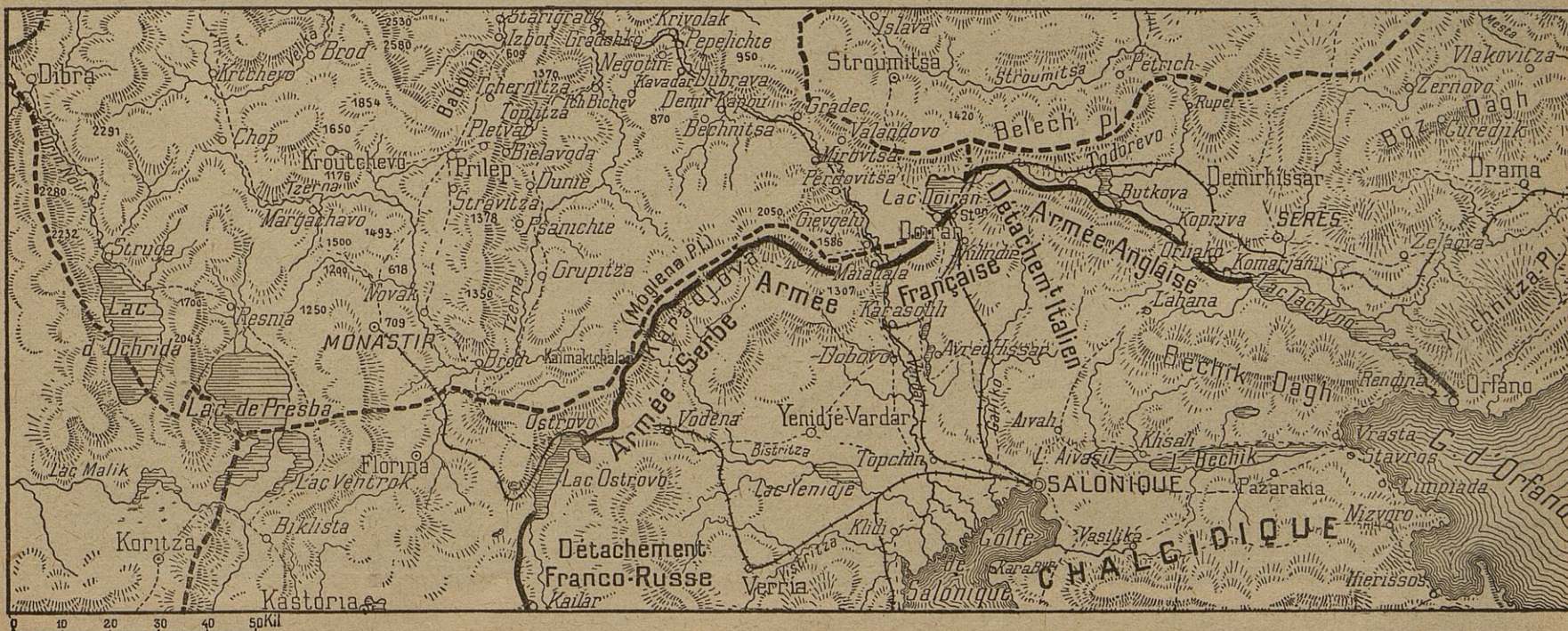
L'attaque serbe, menée avec un entrain et un courage hors d'éloges, venait d'infliger un sanglant échec à l'ennemi héréditaire ; c'était par milliers qu'on comptait les cadavres bulgares couvrant les pentes du Malka ; la prise de 32 canons de campagne, d'un nombreux matériel de guerre s'ajoutait à la victoire remportée. Mais, à l'extrême gauche de la ligne serbe, appuyée par de gros détachements franco-russes, amenés sur le front par la voie ferrée de Verria, les opérations militaires avaient pris une tournure encore plus favorable pour les alliés.

Les troupes franco-russes, précédées de cavalerie, étaient parvenues le 12 septembre à Etevice et Kailar évacués par les Bulgares. Prononçant un mouvement tournant hardi, elles s'étaient avancées vers le Nord par Sotir et se dirigeaient sur Florina. Elles entrèrent dans la ville évacuée le 18 septembre à dix heures du matin.

C'était la menace directe prononcée contre la ville de Monastir.



GÉNÉRAL PETITTI
Commandant les forces italiennes.



LA LIGNE TENUE PAR LES ALLIÉS SUR LE FRONT DE SALONIQUE A LA DATE DU 21 AOÛT 1916

SUR LES ROUTES DE LA SOMME



Les routes qui sillonnaient le pays avant la guerre se sont trouvées insuffisantes quand il a fallu pourvoir et entretenir de tout les masses formidables qui évoluent sur le front. On a paré aux nouveaux besoins en créant de nouvelles voies ou en élargissant les anciennes. Sur ces routes les convois roulent en files ininterrompues, chaque file ne comprenant que des véhicules de même sorte. Même un accident n'interrompt pas le défilé; le véhicule atteint est retiré sur le bas côté et le roulage continue.



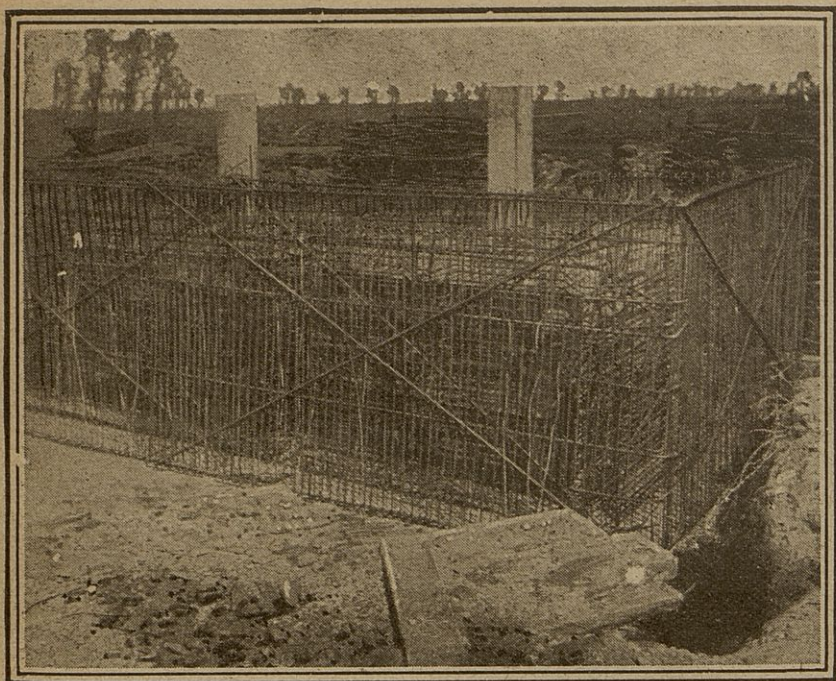
Au milieu du convoi une fumée épaisse se dégage d'un camion: c'est un incendie qui vient de se déclarer; une imprudence de fumeur l'a sans doute allumé, car on a beau être brave, on peut être insouciant et dans le fracas de la canonnade on ne pense pas toujours à regarder où l'on jette sa cigarette. Quoi qu'il en soit, chacun s'empresse à éteindre le feu.

COMMENT ILS SE RENDENT



Dans son avance sur Berny-en-Santerre, notre armée du sud de la Somme enleva d'un bond tout un réseau de tranchées allemandes. De nombreux prisonniers furent faits : en voici un lot qui est ramené à l'arrière par les boyaux de communication ; tous ces Boches font « Kamerad ! » avec une satisfaction qui se lit sur leurs figures ; on peut remarquer que de tout jeunes gens voisinent avec des hommes âgés.

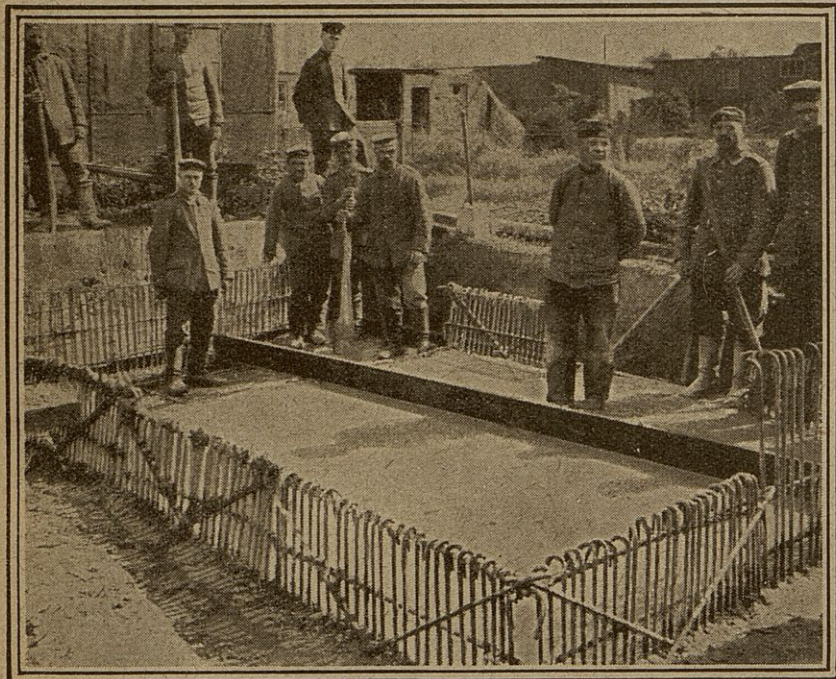
ALLEMANDS CONSTRUISANT UN ABRI



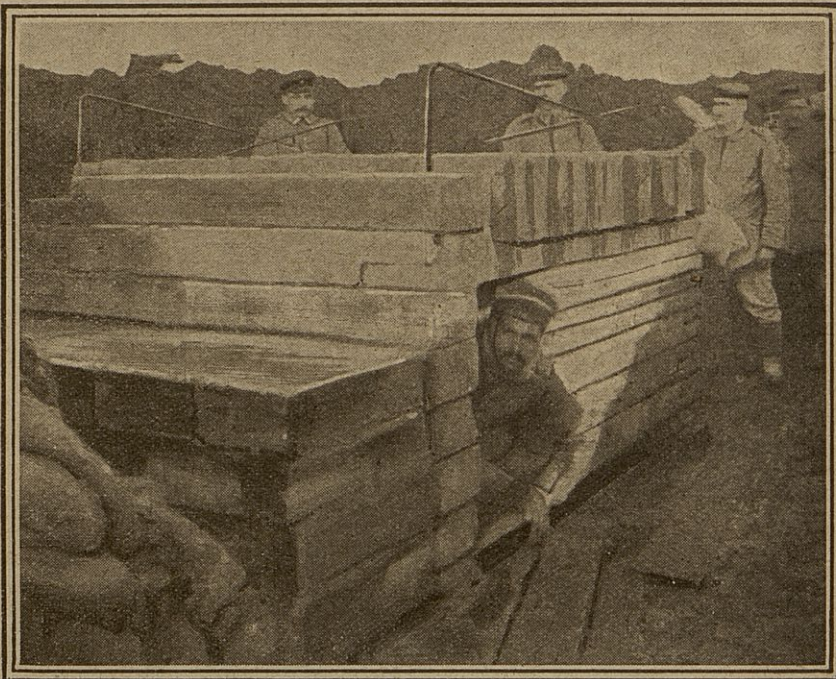
On dresse d'abord l'armature de fer qui servira de support au ciment : c'est en quelque sorte la membrure de la construction.



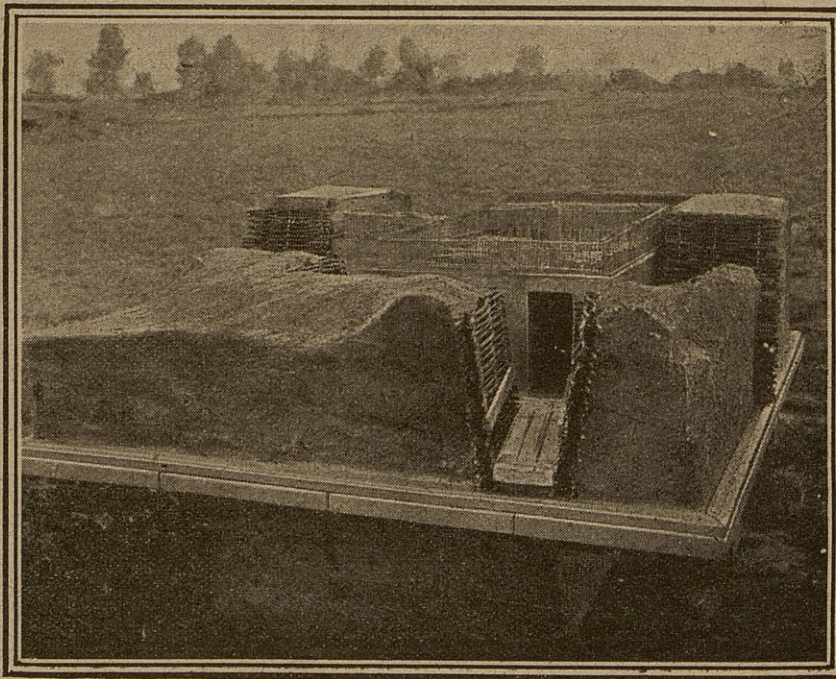
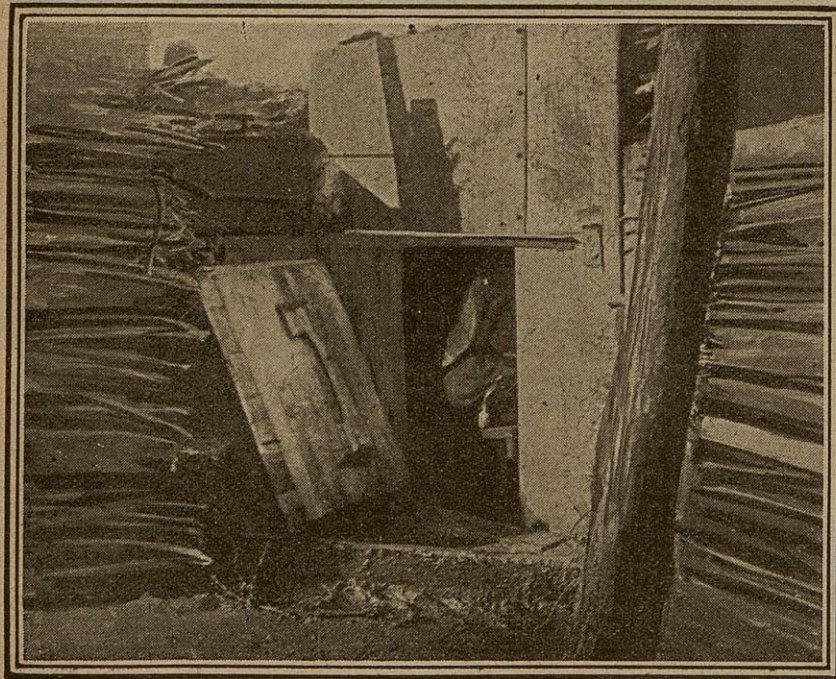
Un revêtement de madriers est appliqué contre l'armature ; à mesure qu'il monte contre les parois, le ciment y est coulé.



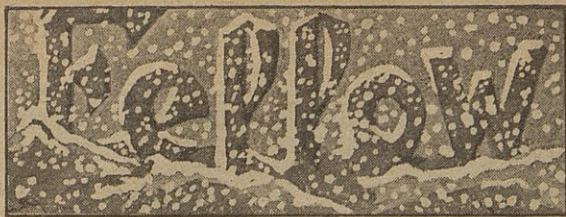
La base du fortin est nivelée avec soin : les Boches admirent leur œuvre qu'ils croient probablement éternelle.



Un coin du fortin en voie de construction ; les constructeurs l'examinent avant de pousser le travail plus avant.



Ces photographies, trouvées sur un feldwebel, près de Comblès, reproduisent les diverses phases de la construction d'un abri bétonné. Celles du bas de la page montrent : à gauche, une des « portes » qui donnent accès dans le réduit ; à droite, le fortin achevé.



PAR GEORGES LE FAURE

CHAPITRE II (Suite)

LE 2 AOUT 1914

M. Heldrick avait été l'un des premiers à affirmer à Fridette la part, très grande, qu'il prenait au malheur qui la frappait ; il s'était spontanément mis à sa disposition pour lui faire escorte jusqu'au terme de son voyage...

Ce à quoi elle avait répondu, désespérée :

— Quel est-il, maintenant ?... sais-je seulement ce que je veux faire ?...

Et, sur cette réponse désolée et évasive, ils s'étaient séparés...

Cependant, M. Heldrick avait abordé André Routier vers le milieu de l'après-midi :

— Mon cher monsieur, fit-il, que me conte-t-on ?... La mort de M. Dubreuil aurait une autre cause que celle donnée par le médecin... On parle d'un crime !...

Fort embarrassé par cette question posée ainsi à brûle-pourpoint, André cherchait quelle réponse faire, lorsqu'un homme de service, s'approchant de M. Heldrick, l'informa que le commandant le priait de vouloir bien le rejoindre dans sa cabine...

— Cher monsieur, lui dit l'officier en lui désignant un siège, les circonstances me contraignent à vous mettre au courant de faits que j'avais décidé de tenir cachés jusqu'à nouvel ordre ; donc, donnez-moi votre parole d'honneur qu'une fois franchi le seuil de cette pièce, vous aurez oublié ce que je vous aurai dit...

M. Heldrick étendit la main, disant d'une voix grave :

— Vous avez ma parole, commandant...

— Eh bien ! M. Dubreuil a été assassiné !

On imagine le haut-le-corps exécuté par le passager sur son siège...

— Assassiné ! répéta-t-il, la parole coupée par la stupeur, assassiné !... mais comment cela s'est-il pu faire ?... Et puis qui ?... Dans quel but ?...

— Le vol, sans doute : quand nous sommes entrés dans sa cabine, nous avons trouvé tout en désordre... les valises ouvertes, bouleversées...

— Transportait-il donc de fortes sommes ?

— J'ignore : il m'avait confié, comme le font la plupart des passagers, quelques valeurs pour être déposées dans le coffre-fort du bord ; pour le reste, j'ignore absolument... Je me borne à supposer ce qui me paraît être le plus vraisemblable...

Il y eut un silence entre les deux hommes ; puis le commandant expliqua :

— Je dois avoir recours à votre amabilité pour me permettre de poursuivre, avec toute la discrétion possible, l'enquête à laquelle je me livre.

— De quoi s'agit-il ?

— De m'accompagner dans votre cabine...

M. Heldrick sursauta, tandis que ses yeux se fixaient sur le commandant, pleins de stupeur et d'indignation...

— Ne voyez dans ma demande, affirma l'officier, rien qui puisse vous offenser, cher monsieur ; mais vous comprendrez que cette visite s'impose, en raison de la mitoyenneté de votre cabine avec celle de M. Dubreuil ; n'ayant pu jusqu'à présent, en dépit de mes recherches, fixer de façon précise par quel chemin a passé l'assassin pour pénétrer chez la victime, j'ai besoin de me rendre compte de certains détails...

— Quoi d'in vraisemblable à ce que le meurtrier soit entré tout bonnement par la porte et qu'au cours d'une discussion violente, l'irréparable se soit accompli...

— Evidemment, acquiesça le commandant ; cette thèse pourrait se soutenir, si la porte n'avait été intérieurement fermée à clé.

— Le tour de clé peut avoir été donné par M. Dubreuil, une fois le visiteur introduit.

— Possible, encore... mais qui donc l'eût donné après le départ du meurtrier ?...

— Alors, demanda M. Heldrick, que penser ?... car si l'assassin n'a pu s'enfuir par la porte, je ne vois pas trop par quelle issue il aurait pu sortir.

— Et le sabord ?...

— Mais c'est pratiquement impossible !...

— Difficile, oui ; impossible, c'est une autre affaire, et c'est précisément ce dont je veux me rendre compte en allant dans votre cabine...

— Vous supposez donc que le meurtrier aurait emprunté ma cabine pour gagner celle de M. Dubreuil ?

— Je n'ai guère d'autre alternative ?...

— Mais pour pénétrer chez moi... Comment s'y fût-il pris ?... J'en ai toujours la clé sur moi...

— Vous oubliez que le garçon de service en possède un double pour pouvoir vaquer aux soins du ménage...

Une fois le seuil franchi, l'officier promena autour de lui un regard investigateur et, tout de suite, déclara avec un hochement de tête vers le hublot :

— Evidemment, c'est assez large pour que quelqu'un puisse passer... Ne trouvez-vous pas ?...

Ayant pressé sur le bouton d'appel, il ordonna au garçon qui se présenta :

— Va dire à l'officier de service de me faire venir de suite, ici, le quartier-maître Leguadec...

Et, le garçon une fois sorti, il expliqua :

— C'est un Breton qui a été autrefois moniteur de gymnastique à bord et dont l'adresse était proverbiale... S'il déclare le tour de force inexécutable, je m'inclinerai...

— Sinon ?...

— Sinon... Je saurai à quoi m'en tenir sur le chemin qu'aura pu prendre l'assassin et je poursuivrai mon enquête en conséquence...

En ce moment, on frappa à la porte et, sur l'invitation du commandant, Yves Leguadec franchit le seuil de la cabine...

— Avance un peu et écoute bien, commença l'officier : il s'agit de prouver que tu es toujours le brillant moniteur dont les exercices de voltige faisaient se pâmer d'aise les petites bonnes de Recouvrance, quand nous tenions garnison à Brest...

Le matelot, à ce souvenir, devint tout rouge : il se contenta de répondre, la main au bérêt :

— Bien, mon commandant...

— Il s'agit, passant par ici, de pénétrer dans la cabine voisine, au moyen du hublot qui l'éclaire...

— Ma Doué ! s'exclama le matelot...

— Regarde bien, réfléchis bien avant de répondre.

Le marin alla au sabord, passa la tête, examina soigneusement le dehors, puis, revenant dans l'intérieur de la cabine, en fouilla les coins et les recoins d'un coup d'œil investigateur.

En un tour de main, il eut défilé la couchette et attaché l'un à l'autre les deux draps, ce qui constituait une corde de longueur assez respectable.

L'une des extrémités de cette corde improvisée fut attachée solidement par lui à l'un des pieds de la couchette, l'autre fut rejetée par l'encadrement du hublot.

Après quoi, enlevant sa veste, son tricot, ses chaussures, pour être plus agile, il se glissa au dehors.

Là, cramponné des deux mains à la corde, il réussit à marcher contre la coque même du bâtiment en s'arc-boutant de toute la force de ses jarrets ; ainsi réussit-il à s'approcher insensiblement du hublot de la cabine voisine, suivi dans ce vertigineux exercice par le commandant qui le regardait, le buste engagé dans l'encadrement.

A plusieurs reprises, l'audacieux Leguadec se trouva rejeté dans le vide par un subit mouvement de roulis ; à la force de ses poignets seule, il dut de n'être pas précipité à la mer, et, sans l'élasticité de ses jarrets, il se fût brisé contre la coque du bâtiment...

Dans la cabine, M. Heldrick interrogeait le commandant, suivant par la pensée la progression du matelot.

A une exclamation soudainement arrachée à l'officier, il demanda :

— Tombé ?...

— Non pas... Il vient d'empoigner l'encadrement du sabord !... Il se hisse !... Là... Il y est !...

Et, s'adressant au matelot :

— Inutile d'entrer, cria-t-il, reviens...

Frappant sur l'épaule du passager, il ajouta :

— Maintenant, l'enquête va marcher rondement.

— Alors, pour vous, commandant ?...

— ... L'assassin de M. Dubreuil a emprunté votre chambre pour gagner la sienne... l'expérience vient de le prouver surabondamment...

En ce moment, Leguadec se glissait par le hublot et, lestement, sautait sur le plancher de la cabine...

— Tu peux disposer...

Et, le quartier-maître étant sorti :

— Il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre complaisance, fit le commandant en prenant congé, et à vous demander la discrétion la plus absolue...

Comme il mettait le pied hors de la cabine, un officier l'accosta avec une fébrilité étrange :

— Nos marconigrammes sont interceptés...

— C'est une plaisanterie... Interceptés !... par qui ?... A propos de quoi ?...

— Vous le saurez en m'accompagnant, mon commandant, répondit l'autre avec un laconisme étrange.

Et ils gagnèrent la cabine de l'opérateur.

Celui-ci, sans que le commandant eût besoin de l'interroger, lui tendit une feuille de papier, celle sur laquelle s'enregistraient les messages...

« Hier soir, à dix heures, l'Allemagne a déclaré la guerre à... »

— A... qui ?... interrogea le commandant d'une voix brève, étranglée d'émotion...

Le fatal papier à la main, il examinait alternativement l'officier et l'employé, comme s'il eût espéré découvrir sur leur visage l'explication de cette angossante énigme...

— ... La guerre !... A qui ? murmura-t-il...

— A nous, peut-être, s'exclama son interlocuteur d'une voix vibrante... Depuis quarante ans qu'on attend... ce ne serait pas trop tôt...

— Pourquoi nous ?... interrogea le commandant, nous n'avons rien à voir dans les affaires serbes...

— Eh ! s'ils veulent la guerre... le premier prétexte venu leur suffira...

— En tout cas, il faut veiller au grain...

S'adressant à l'opérateur :

— Vous, recommanda-t-il, ne cessez d'envoyer des messages... et à la première alerte, avisez-moi...

Puis, à l'officier :

— Descendez aux machines et dites qu'on force les feux... il ne s'agit pas de traîner en route...



CHAPITRE III

TORPILLÉS

La cloche du bord venait de piquer le quart de minuit.

Le vent était dur, la mer houleuse et une brume légère flottait à la surface des flots.

Au sortir de la table, après le repas qu'il avait présidé avec son amabilité coutumière, le commandant avait regagné sa cabine : il avait hâte d'être seul et de pouvoir se débarrasser de la contrainte à laquelle il avait dû, toute la journée, s'astreindre, pour n'altérer en rien la confiance de ses passagers...

C'était bien assez déjà de cette malheureuse mort de M. Dubreuil sans venir compliquer les choses par la politique...

La sagesse ordonnait de ne rien mettre au pire et d'attendre en confiance...

Mais attendre ?... Le commandant ne faisait que cela depuis près de vingt-quatre heures !...

Encore maintenant, il rôdait à travers sa cabine, guettant, par-dessus le sifflement de la brise, le bruit d'un pas précipité dans le couloir, le pas du messager qui viendrait l'avertir que les ondes enfin avaient parlé... que...

Il s'arrêta soudain, figé par l'écho d'une marche rapide au milieu du silence de la nuit...

Avant que l'on n'eût frappé à sa porte, le commandant l'avait ouverte et, sur le seuil, se trouvait nez à nez avec le second officier.

— Eh bien ! ça y est ! mon commandant, dit celui-ci d'une voix que l'émotion étranglait... Ça y est !...

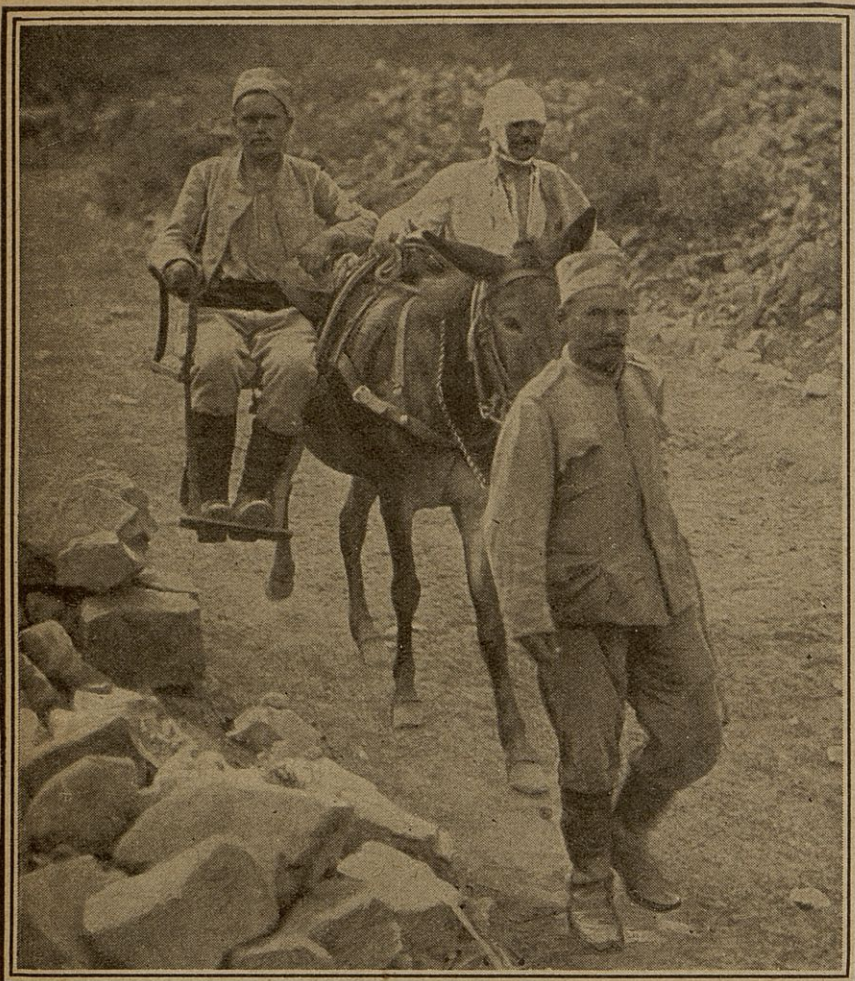
Il tendait à son supérieur la transcription d'un marconigramme arrivé quelques secondes plus tôt...

« Ministre marine française à tous commandants navires en mer : rallier par tous moyens rapides prochain port français en prenant toutes précautions d'usage contre torpillage. »

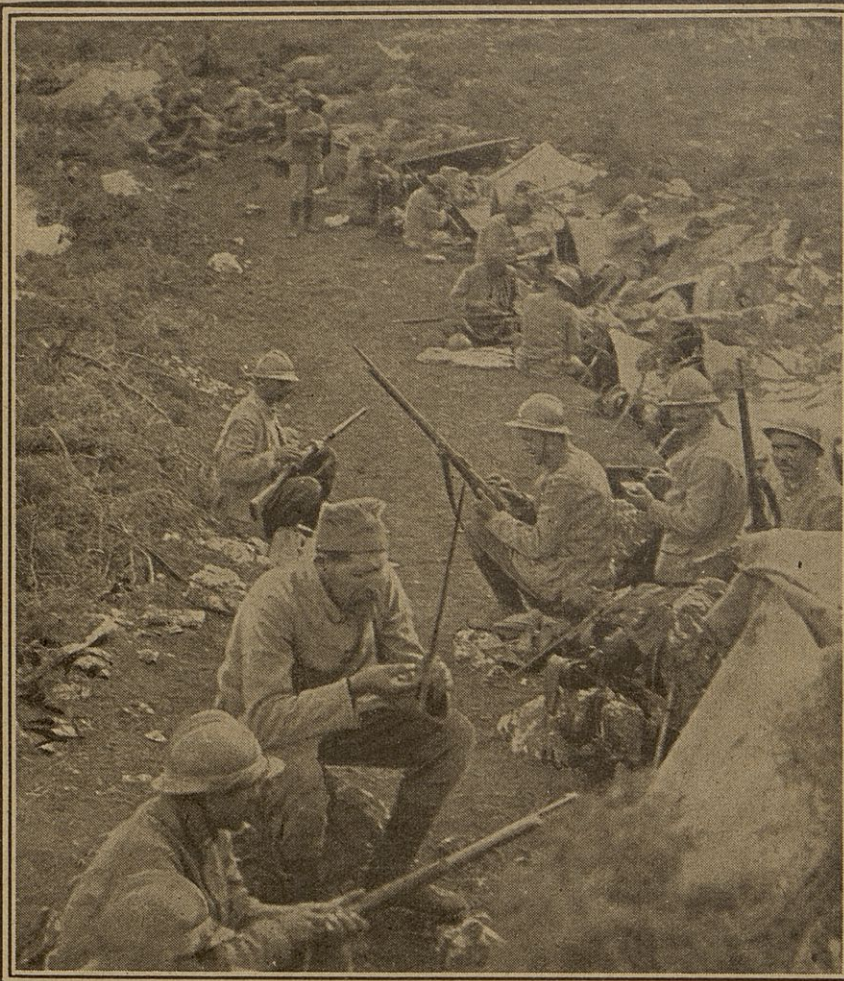
(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, octobre 1914.

AVEC LES SERBES EN MACÉDOINE



Blessés serbes portés en cacolet. Dans la région où opèrent nos alliés, les moyens de transport perfectionnés ne sont pas toujours utilisables ; il faut revenir à ceux usités autrefois.



Au repos dans ce ravin, un détachement procède à loisir à la visite de ses armes, car, pour continuer à faire du bon travail contre les Bulgares, il importe de tenir l'outil en bon état.

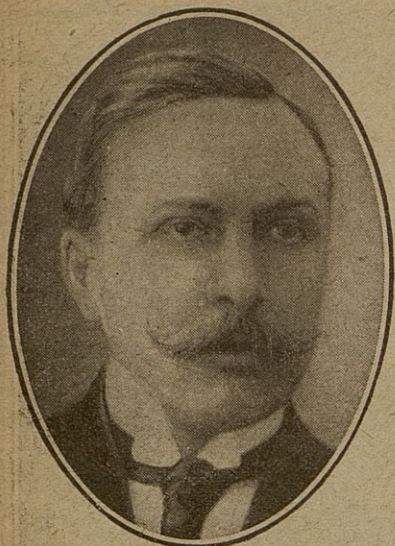


Les Serbes sont glorieusement rentrés dans leur pays, et chaque jour les voit refouler un peu plus loin l'envahisseur abhorré. Les montagnes de Macédoine où ils combattent si vaillamment se prêtent mal à l'établissement de vraies tranchées. Des crêtes rocheuses, dont les intervalles sont comblés au moyen de pierres entassées ou de sacs de sable, constituent le plus souvent des retranchements pareils à celui où notre photographie montre deux soldats au repos.

LES BELGES VICTORIEUX EN AFRIQUE

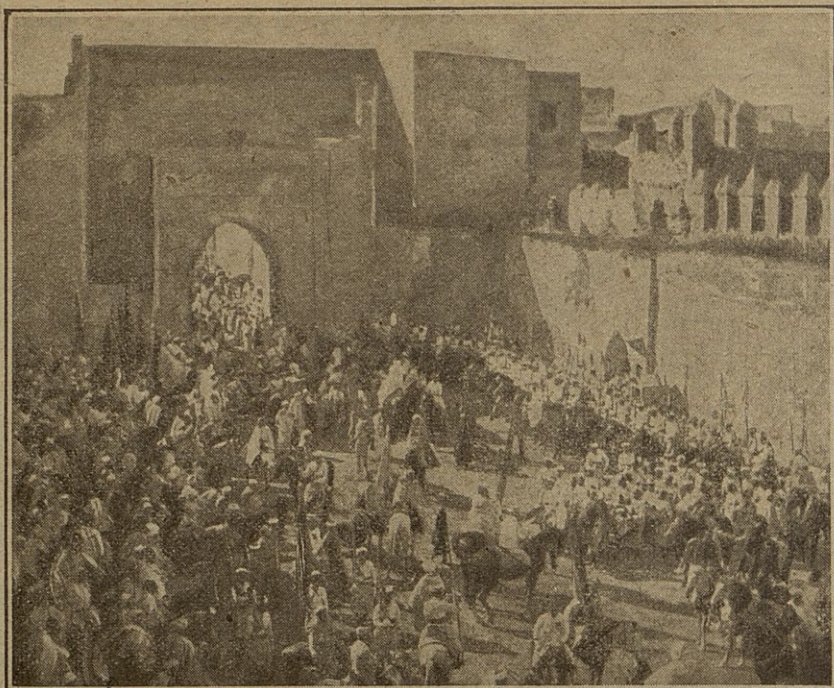


Sous le haut commandement du général Tombeur, les troupes belges ont vaillamment coopéré à la conquête des colonies allemandes de l'Afrique; après avoir eu raison des Allemands au Congo, elles ont, de concert avec les Anglais et les Portugais, attaqué l'ennemi commun dans ses derniers retranchements de l'Afrique orientale. Voici la colonne de troupes noires qui, sous les ordres du colonel Olsen, a pris d'assaut le principal centre de résistance des Allemands: elles défilent dans un ordre parfait.

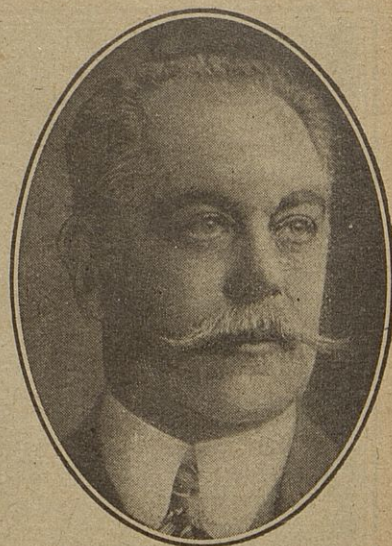


M. P. QUENTIN-BAUCHART

Conseiller municipal de Paris, capitaine d'infanterie, décoré de la Croix de guerre, tué à l'ennemi dans la Somme le 8 octobre.



LE SULTAN DU MAROC VENANT INAUGURER LA FOIRE COMMERCIALE DE FEZ



M. NICOLAS FILIPESCO

Sénateur, ancien ministre de la guerre roumain, récemment décédé. C'était un ami de la France, un partisan de l'intervention.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONT RUSSE. — Une certaine activité règne dans la plupart des secteurs, plus remarquable en Volhynie et en Galicie, où les armées de nos alliés sont fortement engagées avec l'ennemi. Broussiloff fait un effort considérable pour continuer sa poussée en direction de Kovel. Tcherbatcheff ne dépense pas moins d'énergie en cherchant à s'emparer de Halicz. En Bukovine, les attaques contre Kirlibaba ont repris avec acharnement. Partout, les généraux russes rencontrent une résistance considérable.

Sur la lutte qui se déroule ainsi entre la Baltique et les Carpathes, nous ne possédons que des renseignements assez concis, mais desquels cependant on peut conclure que la situation de nos alliés demeure excellente partout. Les contre-attaques de l'ennemi se produisant un peu dans tous les secteurs sont repoussées : l'offensive entreprise avec de grandes forces dans la région de Korosmezo et de Kirlibaba n'a eu encore pour l'ennemi d'autre résultat que de se faire faire 1.190 prisonniers dont 170 officiers. Au reste, sur ce front la bataille continue, ainsi qu'au sud de Dornavatra où les Austro-Allemands ont prononcé une puissante attaque qui a été repoussée.

FRONT ROUMAIN. — Deux événements viennent de se produire en Roumanie, qui ne seront pas sans influence sur l'évolution des affaires sur ce front. Premièrement, le roi Ferdinand a pris en personne la direction de toutes les opérations militaires. En second lieu, est arrivée à Bucarest une mission militaire composée de 25 officiers d'état-major et conduite par le général Berthelot, que le gouvernement français met à la disposition du haut commandement roumain pour collaborer effectivement avec nos alliés aux travaux de la guerre. Si, maintenant, on envisage les opérations militaires elles-mêmes, on voit que les Roumains ont sagement agi en se retirant pour un temps sur leurs frontières, et en des positions où ils se tenaient prêts à toutes éventualités, plutôt que de courir en Transylvanie les risques d'un enveloppement que l'offensive de Falkenhayn rendait

presque certain. Depuis lors, nos alliés ont sur certains points repris l'offensive, notamment dans la région des sources du Maros, en face de Taplicza, et y ont remporté des succès. Dans la région de Prédéal, c'est l'ennemi qui attaque : ce passage donne accès à une contrée riche en pétrole et en produits agricoles ; mais, malgré la violence de ses efforts, il lui est impossible de franchir les obstacles qui se dressent là devant lui. Dans la région de Brasso, les Roumains de nouveau refoulent les impériaux. L'ennemi semble avoir choisi, pour y faire son plus grand effort, le nord de la Moldavie et la vallée de Tritcu ; c'est jusqu'à ce jour sans résultat. A l'extrémité méridionale du front, une violente canonnade se faisait entendre le 19 à Orsova : on ne savait encore quel était sur ce point le résultat de la lutte. En Dobroudja, on ne signale que des opérations secondaires mais fréquentes ; nos alliés n'accusent aucun insuccès.

FRONT DE MACÉDOINE. — A la date du 15, la situation sur ce front se présentait comme suit. A l'aile droite, les Anglais étaient maîtres du cours de la Strouma ; entre les lacs Butkovo et Tahinos, vers l'Est, ils avaient dépassé la voie ferrée Demir-Hissar-Drama. La cavalerie française était aux portes de Sérès. Au centre, les alliés consolidaient leurs positions dans les régions de Guevgeli et de Doiran. A l'aile gauche, les Français accentuaient leur poussée sur Monastir. Les Serbes avaient atteint la Tcherna, à l'ouest de Petalino. Ils tenaient la boucle de la Tcherna par la possession de Skocivir et Slivica ; ils se trouvaient au nord de cette localité. Les Russes les prolongeaient vers l'Ouest. Les Français étaient à 2.000 mètres de la frontière et avaient dépassé un ruisseau au nord de Rensi. Entre Kastoria et Korytsa, toute la région s'était ralliée au mouvement national. Du 15 au 18, il n'y a à signaler qu'une grande activité sur tout le front, mais pas de gros événements. Le 18, les Serbes battent les Bulgares sur la rive gauche de la Tcherna, et emportent le village de Brod, qui était puissamment fortifié, ainsi que les hauteurs environnantes et le village de Venesselo. Les Serbes n'ont plus maintenant que la troisième et dernière ligne de défense ennemie, entre eux et Monastir.

Un nouveau contingent de troupes italiennes est arrivé à Salonique, où il a été acclamé par la population.

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primés encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

L'insertion des bons est faite successivement par réseau. (La série en cours concerne les lecteurs des réseaux Nord et Est.)

Ce qu'il faut lire et conserver

UN ROYAUME EN EXIL

(La Belgique du dehors)

Cet ouvrage, paraissant en fascicules mensuels de 32 pages, constituera à proprement parler

L'Histoire de la Belgique pendant la Guerre

illustrée par les documents du Service photographique de l'armée belge

Prix de chaque fascicule mensuel... 1 fr.

Les deux premiers fascicules sont en vente dès maintenant 6, boulevard Poissonnière. (Envoi franco de chaque fascicule contre 1 fr. 15.)

Les commander dans tous les kiosques et librairies.

VIENT DE PARAÎTRE

L'ATLAS DE GUERRE

Edité par "LE PAYS DE FRANCE"

56 cartes en 2 couleurs sur la guerre 1 fr.

CET ATLAS CONTIENT

LES CARTES RÉCENTES & DÉTAILLÉES DE TOUS LES FRONTS SUR TOUS LES THÉÂTRES DE LA GUERRE

Pour se le procurer, il suffit d'en faire la demande à son marchand de journaux. Il est également mis en vente au "PAYS DE FRANCE", 6, b^e Poissonnière, Paris.

ENVOI FRANCO CONTRE 1.15

ÉDITION DE LUXE imprimée sur papier simili japon : 2.50

ENVOI FRANCO CONTRE 2.65

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 105, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru dans le bas de la page 5 et intitulé : « Notre artillerie dans la Somme. »

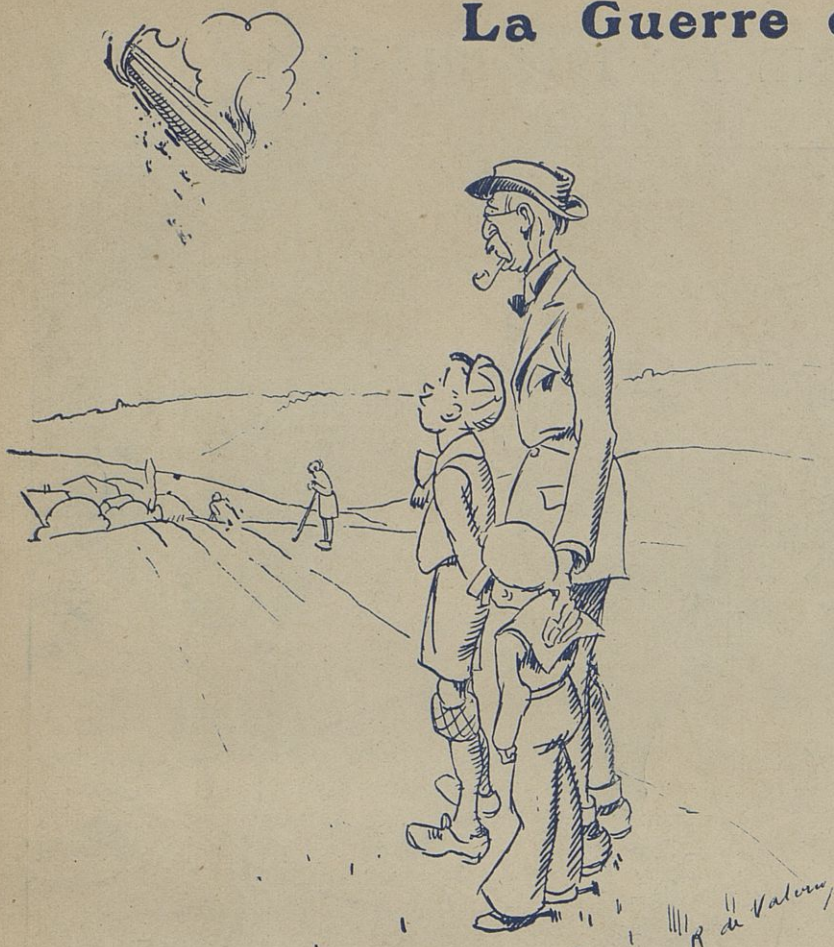
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916

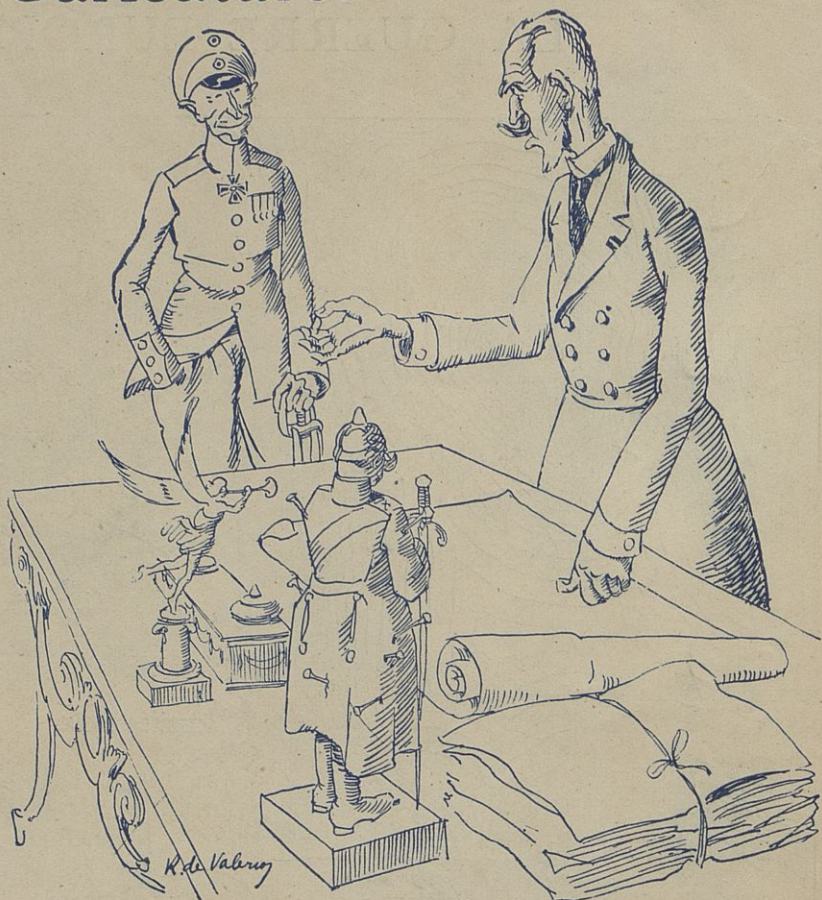


LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



Ah! Vraiment!... Voilà ce qu'ils appellent une descente sur l'Angleterre.



LE KRONPRINZ. — Très bien, votre discours, Bethmann. Tenir! Tenir!... Mais, qu'est-ce qu'il faut tenir?
BETHMANN. — La rampe.



ENGAGEMENTS SPÉCIAUX

— Qu'est-ce que vous venez faire ici?
— Nous engager... Nous sommes derviches tourneurs.